Le « vrai » médecin à la Renaissance

COLETTE
QUESNEL

Summary: *According to Erasmus, the true Renaissance physician is also a philosopher. What does that statement really mean ? The answer lies in the medical theories that are influenced by the theological, social and philosophical contexts.*

Le thème de ce collectif provoque une réflexion sur la définition de l'intellectuel renaissant. Bien que ce ne soit pas là le propos essentiel de cet article, quelques remarques s'imposent. En raison des mouvements sociaux, religieux et philosophiques de l'époque et de leurs retombées dans plusieurs domaines, les notions actuelles ne sauraient répondre au contexte de la pensée d'alors, bien que toutes tentatives de s'en rapprocher comportent des éléments dont l'importance sera toujours relative. Par ailleurs, il ne faut pas tomber dans le piège de baser analyses et réflexions sur une perception statique du passé alors qu'il faut bien admettre que le passé est dynamique et différent de notre présent.

L'on peut cependant admettre que l'intellect en soi a beaucoup d'importance à la Renaissance. Les penseurs de l'époque placent au sommet de leurs valeurs la mise en action de l'intellect et de la pensée, ce qui revient à concevoir que, pour eux, la puissance des exercices intellectuels puisse plonger le penseur dans un état contemplatif¹, provoquer une sortie temporaire de l'âme du corps². L'intellectuel est donc une personne qui attribue beaucoup de qualités à l'intellect et qui favorise la concentration, le questionnement, en fait, tous les exercices de la pensée dans tous les domaines qui requièrent une réflexion.

Le lien entre corps et âme est compris dans cette notion et fait appel, de prime abord, à la médecine. Comment situe-t-on la médecine à la Renaissance et comment reconnaît-on, selon les canons de l'époque, celui qui mérite une approbation des humanistes?

Parmi les intellectuels renaissants, Érasme fera une distinction capitale pour nous entre le « vrai » médecin et le charlatan dans son *Éloge de la médecine*. Cette *declamatio*³ raille les charlatans et nous dit que le « vrai » médecin est un philosophe « avec le titre et la fonction du philosophe »⁴. Qu'est-ce à dire? Dépouiller le corpus érasmien ne pourrait que nous apporter une réponse partielle. Jean-Claude Margolin ajoute : « on peut noter également qu'Érasme a traduit en latin trois opuscules de Galien qui ne concernent pas directement le corps, mais plutôt les rapports entre l'esprit et le corps »⁵. Il n'existe pas, à la Renaissance, de rupture entre le corps et l'âme, ils sont indissociables et ne font qu'un. Le vrai médecin dans le contexte de l'époque soigne le corps et l'âme.

Laurent Joubert, honoré de nombreux titres dont celui de médecin du roi et chancelier de l'Université de Montpellier en médecine, l'expose clairement : « [...] tous les mouvemens du cors, tant secrés qu'evidans, sont ouvrage de l'âme, qui le régit & manie. L'ame est l'ouvrier, le cors est l'instrument de toutes actions [...] »⁶.

Pour l'intellectuel de la Renaissance, rien n'est impossible. On cherche les débuts, on fouille les origines pour mieux les déployer dans l'instant présent. L'homme participe de l'univers ; macrocosme et microcosme se calquent l'un l'autre, se reproduisent l'un dans l'autre. La nature est ce miroir que l'on traverse pour y puiser des éclaircissements aux questions que l'on se pose. Elle se métamorphose en une sorte de verbe divin auquel on peut avoir recours pour se soigner⁷. L'on a déjà signalé ces reliquats médiévaux portés par la Renaissance. Cependant, une trame nouvelle se tisse précisément dans la pensée des intellectuels renaissants. Une liberté d'interprétation balaie les esprits et repousse les frontières établies. Non seulement la connaissance ne répond plus à ses premières définitions mais elle s'individualise.

Chez les Pères de l'Église, la Connaissance, avec un C majuscule, définit Dieu. Dieu est la Connaissance. À la Renaissance, la connaissance devient le savoir qui est un moyen de se rapprocher du divin. La connaissance à la Renaissance perd son C majuscule, s'ouvre pour réunir à la fois des leçons théologiques, les sciences et les sciences humaines. Avec un appétit gargantuesque on tente de percer le mystère de l'homme par toutes les connaissances. Il existe, bien sûr, des sentinelles de la théologie chrétienne, le christianisme est encore le fondement de la société d'alors. Et le catholicisme n'échappera pas à cet esprit de remise en question. L'humaniste renaissant veut s'emparer du plus de connaissances possibles et il s'agit là d'un facteur structurant important chez l'intellectuel de la Renaissance.

Distinguons d'abord deux catégories de personnes qui traitent les malades à cette époque. Le médecin d'une part, qui pose le diagnostic et

prescrit le *regimen* approprié. L'examen qu'il fait de son patient peut nous sembler, à nous du XXI^e siècle, plutôt sommaire. Il fait d'abord une observation visuelle du patient. Le médecin porte toute son attention sur les clystères qui renferment des excréments du corps, comme l'urine. La couleur, l'odeur, la limpidité ou l'opacité de ce liquide sont à la base de son diagnostic. Après l'examen du malade, le médecin collabore avec l'apothicaire bien que souvent il compose lui-même ses potions, ses concoctions ou ses onguents. Le médecin connaît les plantes médicinales, les simples comme on les appelle à l'époque. Certains d'entre eux, comme Fuchs⁸, publient d'ailleurs des traités de botaniques illustrés dans le but de prévenir les erreurs.

Le médecin renaissant porte le titre de médecin parce qu'il a reçu une formation dans une école de médecine universitaire et qu'on lui a transmis un savoir scientifique reconnu. Il existe une seconde catégorie de soigneur. C'est celui qui vend ses potions dans les foires ou sur les places publiques, qui possède une connaissance personnelle non savante, inventée — par d'autres ou lui-même — et une panoplie de remèdes que les intellectuels de l'époque rejettent, du moins par écrit ; ces derniers, d'ailleurs, n'hésitent pas à qualifier ces soigneurs de charlatans, comme le fait Érasme dans son *Éloge*. Entre de ces deux extrêmes, existe le barbier-chirurgien qui est, pour le monde de l'époque renaissante, un mécanicien — il n'est pas médecin, il travaille de ses mains, il opère ; c'est donc un manuel. Il est celui qui fera la saignée, ou toute intervention de type chirurgical qui nécessite de toucher le corps, ce que ne fait pas celui qui a obtenu le grade de médecin. On peut d'ailleurs se rappeler des représentations célèbres des écoles par Bosch ou par Bruegel où ces barbiers-chirurgiens qui fouillent le crâne d'un patient afin d'en retirer la pierre de folie. Quelques-unes de ces représentations révèlent bien, en effet, l'ironie que l'on peut manifester à l'égard de certains chirurgiens à l'époque. Le barbier-chirurgien est l'arracheur de dents qui s'annonce en enroulant ses linges blancs tachés de sang autour d'un piquet à la porte de son échoppe⁹.

Il doit cependant être souligné que certains chirurgiens excellent dans leur champ d'action et sont reconnus par les médecins. C'est le cas d'Ambroise Paré, maître barbier-chirurgien qui mettra au point des techniques chirurgicales¹⁰, des appareils pour soigner les fractures ; il révolutionnera plus particulièrement le traitement des blessures de guerre¹¹. Le peuple aura davantage recours au barbier-chirurgien, et au charlatan, tandis que le médecin soignera les grands de ce monde, les malades appauvris qui auront trouvé refuge dans un hôpital et ceux qui feront appel à lui en dernier recours.

En ce qui a trait à la connaissance qui s'applique à la médecine en soi, on sait que l'étudiant, avant de faire partie de la faculté de médecine, a acquis

les connaissances des arts libéraux. Il a étudié l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie de même que la grammaire, la rhétorique et la dialectique. La médecine, à l'époque, s'organise autour de la théorie des humeurs. La théorie galienne quadripartite repose sur les éléments que sont la terre, l'eau, le feu et l'air. Une personne en bonne santé possède l'équilibre du chaud, du froid, du sec et de l'humide. La maladie, quelle qu'elle soit, est le résultat d'un déséquilibre de ces composantes. Comme on le sait, ces éléments vitaux ont été philosophiquement exploités chez les pré-socratiques et il s'agit là de l'exposition des premiers liens que l'on puisse établir entre la philosophie et la médecine¹².

Le médecin du XVI^e siècle possède déjà des notions de mathématique, de géométrie et d'astronomie qui lui permettront d'appliquer la théorie des humeurs dans l'espace, afin de tenir compte du positionnement des planètes dans son traitement. Il étudiera avec application Hippocrate et Galien pour expliquer le fonctionnement du corps et de ses humeurs, c'est-à-dire les liquides que contient le corps. Et il approfondira ses connaissances de l'homme avec Aristote. En pour ce qui a trait aux maladies encore inexpliquées, comme l'épilepsie¹³, ou celles qui ressortissent aujourd'hui de la psychologie, elles seront considérées comme des maladies de l'âme. La philosophie répond à un besoin médical, en raison de l'état des connaissances. Lorsque le médecin examine son patient, il cherchera à repérer une certaine harmonie dans le rapport des parties du corps et de son tout pour y déceler le tempérament de la personne. Tout comme l'harmonie des sphères, l'harmonie du corps existe. On reconnaît là, bien sûr, des sources platoniciennes. La complexion humaine, ou si l'on veut le tempérament, sont des mots scientifiques à l'époque qui renvoient à cet équilibre de l'âme et du corps. Écoutons plutôt les explications de Laurent Joubert, alors qu'il décrit l'eufarcie, c'est-à-dire l'être moyennement charnu qui est une condition fort louable selon lui :

Or cette condicion n'est trouuee, que ez corps humides & chaus. Le contraire et pour les mélancoliques, lquels à raison de celà sont grailles (comme dit et) secs et durs, n'ayans praique rien que ners & os. J'ajoute ancores, que les meurs qui suivet la trampe du cors (ainsi que Galen ha bien amplement remoutré, suyvant Platon & Aristote, an un traité qu'il an fait expres) sont de beaucoup plus excellantes & agréables ez sanguins, qu'ez melancholics. Car les sanguins sont naturellement dous, gracieus, pitoyables [capables de pitié], miséricordieus, humains, courtois, libéraux, civils, affables, faciles & traitables, hardis, amiables, accompagnables & de bonne chere: dequelles condicions & vertus, et le vray naturel de l'homme et naïvement exprimé. Au contraire les frois & secs forlignans [s'écartant] & estrangés de la condition humaine, sont pour la plu-part & naturellement âpres, rudes, cruëls, inhumains & atroces, chiches, farouches, brusques, difficiles, craintifs, opiniatres, inexorables, solitaires, &c.¹⁴

Ce sont là des descriptions « de nature » — c'est-à-dire que l'individu est né de la sorte, c'est ce que la nature lui a donné à sa naissance en raison des configurations planétaires, du lieu de sa naissance et de la saison dans laquelle cette personne est née. L'influence des astres et des planètes joue un rôle à l'intérieur même de la théorie humorale : la position des astres et des planètes de même que leurs mouvements correspondent à une harmonie mathématique. D'ailleurs beaucoup de médecins du XVI^e siècle conviennent « que le soleil a une indéniable efficacité thérapeutique »¹⁵. Il faut, bien sûr, s'abstenir d'interpréter cette facette de la médecine avec l'astrologie moderne en tête.

Le médecin, en raison du tempérament du malade et de sa configuration astrale saura ainsi quel est le meilleur jour pour que la saignée soit vraiment efficace. Ou encore, à quel moment du jour un mélancolique, froid et sec, devra boire une potion à base de gingembre qui a des vertus réchauffantes.

Jean Goeurot¹⁶, médecin de François I^{er}, enseigne qu'à partir des grandes catégories que sont le froid, le chaud, le sec et l'humide les hommes ont des tempéraments différents et s'appuyant sur la théorie galienne, le sang, le flegme, la bile noire ou la mélancolie, la bile jaune ou la colère produisent, selon leur quantité dans le corps, des effets différents. Les résultats peuvent donner les qualités de nature suivantes :

Le flegme peut rendre l'homme : bien composé, endormi, paresseux, dur d'entendement, pédant, de couleur blanche.

La bile noire ou la mélancolie : solitaire, pusillanime, timide, triste, envieux, curieux, avaricieux, de couleur noire.

Le sang : charnu, libéral, aimable, joyeux, ingénieux, audacieux, lubrique, de couleur rouge.

La bile jaune ou la colère : hâtif, envieux, calculateur, irascible, maigre, de couleur jaune.

De plus, il faut également souligner dans l'extrait déjà cité de Joubert un remarquable exemple de ce qui a été appelé le syncrétisme. Les médecins, tout comme d'autres intellectuels renaissants, reçoivent, boivent à grand gosier (pour reprendre une métaphore qui s'applique à la connaissance à l'époque) tout type de connaissances déjà filtrées par la théologie des Pères de l'Église, la philosophie du haut moyen-âge, et la scolastique. Les intellectuels renaissants s'approprient cette connaissance, en gardent des morceaux et retournent aux originaux pour finalement l'interpréter avec une liberté nouvelle. Cette liberté d'interprétation donne lieu à une individualisation de la connaissance. L'intellectuel concevra sa propre compréhension d'un Platon sous l'éclairage des travaux de Marsile Ficin, il faut peut-être souligner au passage que ce dernier était médecin, ou par ceux de Pic de la Mirandole ou encore par ceux d'Aristote pénétrés par Thomas d'Aquin. La

composante individuelle, personnelle, prend une grande place. C'est ainsi que Symphorien Champier, médecin renaissant, se rendra à Florence, où il a peut-être rencontré Ficin, et sera responsable de la diffusion à Lyon d'idées néoplatonisantes, lesquelles, à leur tour, feront l'objet d'interprétations individuelles de la part de poètes, de peintres et de littéraires. Il s'agit là d'une des raisons pour lesquelles on ne saurait parler d'un néoplatonisme renaissant¹⁷. On adapte, en effet, des concepts qui émanent du néoplatonisme mais il existe une telle diversité d'interprétations personnelles que l'on ne peut que constater l'absence de système.

L'idée de « nature », qui apparaît clairement dans la description de Joubert, et qui est plus détaillée dans le tableau plus haut est fort répandue à l'époque. L'homme reçoit un tempérament à sa naissance. Selon l'équilibre de ses humeurs, il est en mesure d'acquérir des vertus ou de perdre des vices. Son tempérament est également influencé par les astres. Il en ainsi de tout être humain.

Or, le rôle du médecin consiste également à rendre l'homme meilleur. Médecin de l'âme, il exercera son art avec des principes éthiques qu'il doit lui-même mettre en pratique d'abord, ensuite envers ses malades et enfin envers autrui. Selon sa « complexion de nature » le malade bénéficiera des conseils du médecin afin de se départir, en plus de sa maladie, de ses mauvaises habitudes et des mauvaises inclinaisons que lui a données la nature. La complexion naturelle prédispose le sujet ; le sanguin est plus enclin à souffrir de maladies issues d'un excès de chaleur alors que les maladies du mélancolique proviendront de sa complexion sèche et froide en raison d'une abondance de bile noire. Et cette même complexion a des effets sur le comportement de l'homme dont le corps est l'instrument de l'âme comme l'a formulé Joubert. Un colérique a ce type de tempérament en raison d'un excès de chole, c'est-à-dire un excès de bile jaune. Le médecin de l'âme soigne et conseille. Il pourra expliquer à un malade, par exemple, qu'en raison de son tempérament il devra éviter tel aliment ou telle boisson et l'aviser de toujours manger des plats qui peuvent équilibrer ses déficiences en chaud, en froid, en sec ou en humide. C'est là l'une des raisons pour lesquelles on retrouve souvent des recettes dans les *Regimen sanitatis*.

Le « vrai » médecin ajoute cependant à ses tâches de soignant. Il se doit de porter attention à ses gestes, son maintien, son regard, de la manière dont il est vêtu, jusqu'au soin des ongles¹⁸. Son attitude envers les personnes est tout aussi importante en raison de la « sympathie », notion stoïcienne¹⁹ que Galien et Hippocrate de même que leurs commentateurs ont déjà exploitée. Ficin, parmi d'autres, enseigne, en effet, que les esprits animaux²⁰, ces fluides qui communiquent les ordres du cœur et du cerveau aux diverses parties du corps, peuvent transmettre par les yeux la joie, la haine, ou

l'amour. Cette notion de vases communiquant des sentiments est largement répandue à l'époque et ne se borne pas à la médecine. On la retrouve en effet de manière explicite dans la littérature et la poésie. En raison du transfert des esprits relatifs à l'âme, le médecin devient une inspiration face à autrui. Il doit transmettre les esprits des vertus, s'inspirant à son tour de toute la philosophie qu'il a pu dévorer, en dépit des contradictions fondamentales des différents systèmes philosophiques qu'il a pu consulter. De plus, cette notion stoïcienne de sympathie « prend un autre sens lorsqu'elle se rapproche de celle de providence omnisciente »²¹. À la fois pour expliquer le concept de « nature » et concilier ses devoirs moraux et éthiques. L'auteur-médecin qui a peut-être le mieux transmis cette idéologie est Rabelais quand il écrit au Cardinal de Chastillon :

[. . .] nous suons, disputans et recherchans, si le minois du médecin chagrin, tétrique, reubarbatif, Catonian, mal plaisant, mal content, sévère, rechigné, contriste le malade; et du médecin la face joyeuse, seraine, gracieuse, ouverte, plaisante, resjouist le malade. Cela est tout esprouvé et très certain; mais si telles contristations et esjouissemens proviennent par appréhension du malade contemplant ces qualitez en son médecin, et par icelles conjecturant l'issue et catastrophe de son mal ensuivre, sçavoir est : par les joyeuses, joyeuse et désirée ; par les fascheuses, fascheuse et abhorrente ; ou par transfusion des esperitz serains ou ténébreux, aérez ou terrestres, joyeux ou mélancholiques du médecin en la personne du malade. Comme est l'opinion de Platon et Averrois. Sus toutes choses, les auteurs susdictz ont au médecin baillé advisement particulier des parolles, propous, abouchemens, et confabulations qu'il doibt tenir avecques les malades de la part desquelz seroit appellé. Lesquelles toutes doibvent à un but tirer et tendre à une fin : c'est le resjouir sans offense de Dieu et ne le contrister en façon quelconques.²²

En ce qui a trait à l'attitude du médecin et de ses devoirs, un des personnages de Rabelais, Pantagruel, au *Quart Livre* précise :

Et, comme le prudent médecin, voyant par les signes prognosticiz son malade entrer en décours de mort, par quelques jours davant advertist les femme, enfans, parens et amis du décès imminent du mary, père ou prochain, affin qu'en ce reste de temps qu'il a de vivre, ilz le admonnestent donner ordre à la maison, exhorter et benistre ses enfans, recommander la viduité de sa femme, déclarer ce qu'il sçaura estre nécessaire à l'entretenement des pupilles, et ne soyt de mort surprins sans tester et ordonner de son âme et de sa maison [. . .].²³

Le « vrai » médecin ne limite pas ses devoirs seulement envers les malades. Il a aussi des devoirs civils. Les médecins écrivent des traités pour aider l'homme à prendre ses responsabilités civiles, à devenir meilleur et ainsi se rapprocher de Dieu. L'on trouvera donc des auteurs médecins qui écrivent des traités dans ce sens. Par exemple, Symphorien Champier est l'auteur d'un *Régime d'un jeune prince et les proverbes des princes et aultres petits*

livres très utilz et profitables (Lyon, 1502), *Le Myrouel des apothicaires et pharmacopoles, par lequel est démontré comment apothiquaires communément errent en plusieurs simples médecines contre l'intention des Gretz* (Paris, 1533), les *Lunettes des cyrurgiens et barbiers ausquelles sont démontrées les reigles et ordonnances et la voye par lesquelles se doibvent reigler les bons cyrurgiens* (Lyon, 1503), *La Nef des dames vertueuses*, dont le quatrième livre s'intitule *Le Livre de vraye amour* (Lyon, 1503), *De triplici disciplina cujus partes sunt : Philosophia naturalis, Medicina, Theologia, Moralis Philosophia integrantis quadrivium . . .* (Lyon, 1508), *Symphonia Platonis cum Aristotele et Galeni cum Hippocrate. Hippocratica philosophia ejusdem. Platonica medicina de duplici mundo, cum ejusdem scholiis. Speculum medicinale platonicum et Apologia leterarum humaniorum* (Paris, 1516). Ce n'est là qu'un aperçu, Champier a été un auteur latin et français très prolifique. D'autres médecins qui le précèdent ou le suivent dans cette période renaissante agissent de la même façon. Tous ceux qui ont reçu une formation médicale ne sont pas tous des auteurs de traités. Il s'agit ici d'exemples d'œuvres de « vrais » médecins, comme on l'entendait à l'époque.

On peut conclure que le savoir médical à la Renaissance se situe au croisement de la logique, de la philosophie naturelle, de la physique, et de la métaphysique. Le médecin renaissant est le rejeton intellectuel d'un quatuor dont Galien est le nœud et autour duquel révolutionne Aristote, Platon et Hippocrate. Il faut ajouter à cela un savoir philologique et une connaissance des langues qu'ils apprennent presque tous. En dehors du latin et du grec essentiels, signalons l'hébreu et l'arabe, le toscan et « la langue Germanicque »²⁴. La connaissance de ces langues donne au médecin renaissant un accès encore plus grand à la connaissance. La connaissance renaissante a perdu son C majuscule pour intégrer toutes sortes de savoirs. La connaissance et le savoir sont désormais sur une voie dynamique. Ce n'est plus « j'ai appris donc je sais » mais plutôt « j'apprends à connaître ». Le savoir se détache, à partir de la Renaissance, des explications traditionnelles. Le savoir est nouveau en raison de son individualisation et la médecine n'échappe pas à cette tendance. On franchit le passage de la connaissance passive à la connaissance active. Et ce mouvement dynamique de la pensée donnera autant d'importance à l'expérience qu'à l'entendement. La maîtrise des techniques du savoir en médecine doit servir à autrui, en santé ou malade. Le « vrai » médecin renaissant soignera et voudra rendre l'autre meilleur. C'est l'idée du « Bien » et du « Beau » qui triomphe pour se rapprocher de Dieu. Rabelais, médecin-philosophe, a écrit en effet : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme »²⁵. Ce qui, finalement, peut permettre la formulation suivante : le vrai médecin renaissant est un savant qui fait une

lecture chrétienne de son savoir et de ses actes fusionnée tant à la pensée philosophique qu'aux rites païens de l'Antiquité. Le vrai médecin se situe ainsi dans l'exploration empirique et dans les sciences reconnues. Le Dieu chrétien, avec Bacchus ou Dionysos, ou quelque autre dieu, parfois accompagné d'anges ou de « daemons », nourrissent collectivement ce grand appétit de la connaissance et du savoir.

Montréal

Notes

1. On peut, en effet, penser spontanément penser aux œuvres de Pic de la Mirandole et Marsile Ficin. On trouvera beaucoup de détails à ce sujet en particulier dans *La théologie platonicienne de l'immortalité des âmes* de Marsile Ficin, Livres IX–XIV.
2. L'œuvre de François Rabelais, auteur, médecin, philosophe, juriste, traducteur, polyglotte, parmi les plus grands humanistes, comporte plusieurs occurrences de l'extase profane. Voir, Colette Quesnel, *François Rabelais et les extases*, thèse présentée à la Faculté des Études Supérieures de l'Université de Montréal en vue de l'obtention du grade de Ph.D., Montréal, 1995.
3. Cet ouvrage aurait été rédigé dès 1499 à l'intention du médecin de la ville de Saint-Omer, Ghisbert Hessels. L'œuvre a été publiée à Louvain en 1518. Voir *Érasme, Éloge de la folie, Adages, Colloques, Réflexion sur l'art, l'Éducation, la Religion, la Guerre, la Philosophie, Correspondance*, éd. Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin et Daniel Ménager, coll. « Bouquins », Paris, Robert Laffont, 1992. Cet ouvrage comporte en ses premières pages un « dictionnaire » fort précieux pour quiconque s'intéresse à Érasme et au contexte renaissant. Le texte de *L'Éloge de la médecine* n'y figure malheureusement pas.
4. Selon Margolin, dans *Érasme, op. cit.*, p. 168.
5. *Ibid.*
6. Laurent Joubert, *Traité du ris suivi d'un dialogue sur la cacographie française* (1579), Genève, Slatkine Reprints, 1973, p. 39.
7. La pharmacopée comprend en effet des exemples comme celui de la pomme grenade qui en raison de la similarité de ses grains avec la dentition peut soigner le mal de dent. On trouvera des illustrations de l'époque, dont celles de la théorie des signatures, dans Lucien Braun, *Paracelse*, Lausanne, Lucerne, Éd. R. Coeckelberghs, 1988.
8. Leonhart Fuchs, *Errata recentiorum medicorum, LX, numero, adiectis eorundem confutationibus in studiosorum gratiam, iam primum aedita Leonardo Fuschio medico authore*, Haganoae, J. Secerii, 1530. Nous devons à ce médecin la description et l'appellation de la plante aujourd'hui très connue qu'est le *fuschia*.
9. D'où le poteau des barbiers peint en blanc et rouge que l'on pouvait encore voir dans les rues d'Amérique du Nord, jusque vers les années '70.
10. Il mettra, entre autres, au point la technique de ligature des artères substituée à la cautérisation par fer rougi. Il est encore reconnu de nos jours comme le « père de la chirurgie moderne ».
11. Ambroise Paré a, en effet, suivi les armées de François I^{er} et publié plusieurs traités de chirurgie qui ont fait école.

12. La philosophie est une propédeutique à la médecine en Italie à la Renaissance, voir C. B. Schmitt, « Aristotle among the Physicians », dans *The Medical Renaissance of the Sixteenth Century*, éd. A. Wear, R. K. French, et I. M. Lonie, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 14.
13. Voir à ce sujet, Jackie Pigeaud, *La maladie de l'âme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981.
14. Joubert, p. 260 *sq.*
15. Hyacinthe Brabant, *Médecins, malades et maladies de la Renaissance*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1966, p. 168.
16. Jean Goeurot, *Des humeurs du corps humain*, Lyon, C. Veceiye, s.d. cité par Françoise Micheau, « L'âge d'or de la médecine arabe », dans *Les maladies ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984, p. 13 *sq.* Cet article a servi à la liste explicative qui suit.
17. *Marsile Ficin, les platonismes à la Renaissance*, sous la direction de Pierre Magnard, Colloque Marsile Ficin (Paris, 1999), Paris, Vrin, 2001, est un collectif extrêmement précieux à ce sujet.
18. Voir la lettre de Rabelais « Au très illustre Prince et Révérendissime Monseigneur Odet, Cardinal de Chastillon », dans *Œuvres complètes*, éd. Guy Demerson, Paris, Seuil, 1973, p. 562–66.
19. Voir à ce sujet l'introduction d'André Pichot dans Claude Galien, *Œuvres médicales choisies*, éd. André Pichot, trad. Charles Daremberg, 2 vol., Paris, Gallimard, 1994, t. I, p. XXXV.
20. Du mot *anima*, âme.
21. Pichot, p. XXXVI.
22. Rabelais, « Au très illustre Prince », p. 563–64.
23. Rabelais, *Quart Livre*, *Œuvres complètes*, ch. XXVII, p. 656.
24. Voir Rabelais, *Pantagruel*, *Œuvres complètes*, ch. IX, p. 249–56, où 13 langues différentes sont utilisées.
25. *Ibid.*, ch. VIII, p. 248.